

États-Unis

LA MUSIQUE A NEW-YORK, PHILADELPHIE ET BOSTON (AGAMEMNON, de PIZZETTI; WOZZECK, d'ALBAN BERG; STABAT MATER, de SZYMANOVSKI).

A New-York, premières auditions importantes, et admirablement exécutées par Toscanini : *Agamemnon*, de Pizzetti, œuvre lumineuse, d'émotion puissante, rappelant par son éloquence et l'admirable écriture chorale, la belle *Trenodia per Ippolito morto* de Phèdre; une symphonie alerte et allègre du jeune Russe Szostakowicz; la IV^e Symphonie de Sibelius, décidément la meilleure.

L'opéra de Philadelphie, dont l'éminent maître Léopold Stokowski est devenu le directeur, s'est mis, du coup, à la tête du mouvement d'avant-garde au théâtre lyrique d'Amérique, par une brillante première de *Wozzeck*, d'Alban Berg. Ce spectacle admirablement dirigé, quant à la musique et quant à la mise en scène, par Stokowski, fut suivi de la première représentation scénique, en Amérique, d'*Œdipus Rex*, de Strawinsky, et de *Pas d'acier*, de Prokofieff, sous les auspices de la *League of Composers*.

Le côté musical de ce spectacle-ci, particulièrement le finale d'*Œdipus*, dirigé par M. Stokowski avec une rare puissance, fut décidément au-dessus de sa mise en scène, artificielle et voulue.

La *League of Composers* a donné aussi une série de concerts (précédés de conférences d'Eugène Goossens et de Lazare Saminsky) entièrement dédiés à l'« œuvre inédite », tant en Europe qu'en Amérique. Ils nous ont révélé une très virile *Toccata* de Wladimir Vogel, une sonate vivace d'une jeune Philadelphienne, Tolbie Snyderman et un trio, délicat et bien construit, d'Andrey Illyaschensko, compositeur russe, à présent professeur de composition à Toronto (Canada).

New York Polyhymnia qui, pendant les dernières saisons a donné, sous la direction de Lazare Saminsky quelques concerts à Vienne, Berlin et Milan, nous a offert, cette fois-ci, et sous la même direction, des œuvres chorales d'Amérique (xvii^e et xviii^e siècles) et les beaux *Psaumes* de Frederic Jacobi et Leo Sowerby, Américains bien vivants; les chants de trouvères de Provence et de Navarre (xii^e et xiii^e siècles), très finement arrangés pour voix et orchestre, par Richard Hammond et admirablement chantés par Marianne de Gonitch; deux ballets : *Une page d'Euripide*, de Michel Gniéssine (de Moscou) et *la Fête chez le roi Alcinous*, d'Evelyn Berckman, une valeureuse Philadelphienne.

La chorale *Schola Cantorum*, dirigée par son énergique jeune chef, Hugh Ross, a donné un de ses meilleurs concerts, contenant la première du *Stabat Mater* de Szymanowski, dont l'élévation et l'écriture aristocratique furent beaucoup admirées. Ces chœurs ont pris part dans la très belle audition des *Psaumes* de Strawinsky, par l'admirable orchestre de Boston, sous la direction de S.Koussevitzky.

Les meilleurs succès de Bernardino Molinari, le distingué chef de l'Augusteo

de Rome, furent le *Poème païen* de Charles M. Loeffler, la *Sérénade* de Casella, pleine de grâce orchestrale, et la nouvelle et délicieuse *Suite d'airs anciens* de Respighi.

L'événement le plus important chez les *Friends of Music* fut la première de la robuste *Messa Glagolska* de Leos Janacek, admirablement présentée par Arthur Bodanzky.

A «Metropolitan Opera House», le nouvel opéra *Peter Ibbetson* de Deems Taylor, très célèbre compositeur américain, eut un grand succès populaire, sous la direction fougueuse du maître Serafin.

Le Londonien Leigh Henry débuta à New Yorkais en dirigeant avec grand succès sa *Suite Celta*, pleine d'esprit et d'imagination orchestrale.

Les «Concerts Copland-Sessions» ont révélé deux jeunes talents remarquables d'intelligence supérieure, Marc Blitzstein, Philadelphien, et Colin Mc Phee, New-Yorkais.

Boston Chamber Symphony, dirigé par Nicolas Slonimsky, musicien brillant, nous fit connaître une *Suite* très singulière et très américaine de Charles Ives et la fougueuse *Danse* de Caturla, un jeune Cubain.

L. S.

L'Édition Musicale

MUSIQUE D'ORCHESTRE.

Nous connaissons mal l'œuvre d'un Malipiero qui représente, avec Casella, la force vive de l'Italie d'aujourd'hui. En attendant que Paris possède à nouveau un Théâtre des Arts où se montaient, avant guerre, des spectacles d'avant-garde grâce aux soins de Jacques Rouché (*le Festin de l'Araignée*, *Ma mère l'Oye* y ont vu le jour), en attendant qu'une scène nous fasse connaître le drame musical *Torneo Notturmo* (1929) on pourra se donner une idée de l'œuvre nouvelle de Malipiero par les «trois fragments symphoniques» qui en ont été extraits. A l'opposé du chromatisme dont est issue l'atonalité schönbergienne, le diatonisme reste l'apanage des Latins qui usent des différents modes pour atteindre à la variété. Malipiero reste fidèle, pour ainsi dire, aux touches blanches du piano et son style en connaît cette diaphanéité très personnelle. Au surplus, l'emploi de mouvements parallèles — que Debussy a codifiés — ajoute une sorte de passivité qui ne manque pas de charme. Les mélodies sont simples, leur support harmonique fort léger, et l'instrumentation haute en couleur tient plutôt de l'aquarelle. Dans le premier fragment, le timbre incisif du cor anglais évoque l'atmosphère idyllique très fréquente chez Malipiero. Son goût du funambulesque perce dans la deuxième partie, tandis que le dernier fragment, d'une note plus sombre, conclut avec gravité. Cette suite vaut surtout par sa plasticité et son pouvoir évocateur : c'est de la musique de théâtre dans le beau sens du mot. (Bote and Bock, Berlin W. 8. Grande partition).